

présente à nouveau des cas de « réception complexe », comme elle les qualifie, entre désaveu et respect pour Montesquieu, tentative de conciliation avec Locke pour Quesnay, Lignac et même Voltaire, qui contrastent avec la reprise fidèle de la vision en Dieu par Keranflech à la fin du XVIII^e siècle. Dans la quatrième partie portant sur le statut problématique des corps à partir de la théorie de l'étendue intelligible, elle repère l'apparition d'une réception de Malebranche qui prend la forme d'un spinozisme spirituel, dont le développement doit sans doute à la diffusion de la philosophie de Berkeley. Ce courant est d'autant plus original que la réception immédiate de la théorie de l'étendue intelligible (chez Arnauld ou Poiret) y avait repéré les germes d'un matérialisme radical. C'est justement pour se défendre de cette dernière lecture que Malebranche a été conduit, dans sa correspondance avec Dortous de Mairan, à proposer une distinction entre *idée* et *idéat*, distinction qui fournira justement un argument à ses héritiers sceptiques. Ainsi, l'auteure montre que, selon les réceptions, Malebranche est aussi bien apparenté à Spinoza qu'à Berkeley, et soupçonné parfois d'être responsable d'athéisme (par Du Tertre, son dernier disciple !). Elle consacre plusieurs pages à l'influence de Malebranche sur Helvétius, visible dans la définition de l'âme qu'élabore ce dernier, comprise comme faculté de sentir purement passive. La dernière partie s'intéresse à la postérité du modèle malebranchien de la légalité naturelle, parfois érigé en alternative au newtonisme dans les milieux jésuites de la première moitié du XVIII^e siècle. Le principe de la simplicité des voies selon laquelle Dieu ne veut pas positivement et directement tout ce qu'il fait, qui doit justifier l'existence du mal physique aux yeux de l'oratorien et encourager la contribution de l'homme à la création, va longtemps trouver des échos au siècle suivant. Ainsi, les auteurs déistes des Lumières l'utiliseront contre la révélation (comme Du Marsais ou Challe), en reprenant notamment l'explication rationnelle des miracles proposée par Malebranche. Pour cette raison, ce principe est attaqué aussi bien par Bossuet (par l'intermédiaire de la plume de Fénelon) qui défend les actions particulières de Dieu au nom de la perfection de son ouvrage, que par Fontenelle pour qui il est incompatible avec l'occasionalisme de l'oratorien. L'auteure consacre enfin des pages très intéressantes à l'utilisation, souvent infidèle, du modèle malebranchien de la légalité naturelle au XVIII^e siècle dans des réflexions d'ordre pratique, que ce soit dans les débats sur les jeux de hasard, dans ceux sur la reproduction des êtres vivants et les naissances monstrueuses ou dans ceux portant sur les modèles économiques, particulièrement chez les physiocrates. Selon elle, cette instrumentalisation est ce qui permet au malebranchisme de se perpétuer sous d'autres formes, la diversité de ces reprises attestant de la richesse et de la complexité de la pensée de l'oratorien.

Laëtitia Simonetta

Gábor KÁRMÁN, *Confession and Politics in the Principality of Transylvania 1644-1657*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, Refo500 Academic Studies, 69, 2020, 298 p., 16 × 23,5 cm.

Le sujet du dernier livre de Gábor Kármán, historien du Centre de recherches en sciences humaines de Budapest, porte sur le rôle joué par l'élément confessionnel dans l'évolution de la politique extérieure de la principauté de Transylvanie durant les règnes de Georges I^{er} et Georges II de la dynastie des Rákóczi. Le Royaume de Hongrie éclata au cours du XVI^e siècle en trois parties différentes : le territoire du Royaume hongrois

sous la domination des Habsbourg, la principauté de Transylvanie et la Hongrie ottomane. Dans cet espace bouleversé, il y avait une situation confessionnelle particulière : l'Église catholique réussit à survivre, mais on assistait également à l'émergence des Églises évangélique, calviniste et unitarienne (surtout en Transylvanie). Les différentes confessions constituaient une situation d'équilibre particulière et coexistaient d'une manière pacifique par rapport à d'autres régions d'Europe. Cet ouvrage nous conduit à une époque charnière de l'histoire de la principauté de la Transylvanie où cet État vassal de l'Empire ottoman réussit à jouer un rôle important dans les relations internationales. Pendant la guerre de Trente Ans, le prince Georges I^{er} utilisa les arguments confessionnels dans ses campagnes de 1644 et 1645 et entra en guerre comme défenseur des libertés des protestants. Dans cette perspective, il conclut une alliance avec la Suède et, ensuite, avec la France, pour des raisons purement politiques. Finalement, la paix de Linz (1645) confirma la liberté religieuse ce qui fut un résultat considérable de sa participation à la guerre de Trente Ans.

Son successeur, Georges II Rákóczi réussit à développer une argumentation juridique plus sophistiquée pour justifier ses guerres. Dans ses tentatives d'intervenir dans les affaires de Pologne, il se servit de l'idée de guerre juste. Dans ce domaine, le travail du théologien protestant allemand et professeur de philosophie à l'Académie de Gyulaférvár (aujourd'hui Alba Julia) Johann Heinrich Bisterfeld (1605-1655) mérite à bien des égards notre attention. Afin de justifier les campagnes du prince de Transylvanie, le professeur Bisterfeld élaborait une théorie complexe sur la guerre juste où il intégra même l'idée de la guerre préventive. D'après ses idées, non seulement la réparation des dégâts de la guerre, mais la prévention de ses dégâts pouvait justifier les opérations militaires, même en dehors du royaume du souverain concerné. Cela ouvrait des perspectives au prince ambitieux qui se détachait de plus en plus de la tutelle ottomane. Il profita ainsi de la crise de Moldavie en 1653 pour élargir son influence dans la région. Il exploita pleinement son alliance avec le chef des cosaques, Bogdan Khmel'nitski pour faire reconnaître son autorité par les principautés roumaines.

L'alliance protestante avec la Suède lui procura un soutien pour ses projets polonais. Finalement, il se laissa séduire par les propositions alléchantes de Charles X Gustave, lorsque celui-ci attaqua la Pologne en 1655. Le roi de Suède lui avait promis la couronne polonaise, à condition qu'il intervînt militairement aux côtés des puissances protestantes coalisées (Suède et Brandebourg), mais comme il mena en Pologne en 1657 une armée de 50 000 hommes sans avoir demandé l'autorisation de son suzerain, le Grand Turc, la Sublime Porte réagit vigoureusement, en déclarant Rákóczi déchu et en lançant les Tatars contre l'armée transylvaine. Il en résulta la chute du prince et l'ouverture d'une nouvelle guerre turque en Hongrie (1661-1664).

Malgré l'échec de ce prince ambitieux, sa politique extérieure mérite d'être analysée. Gábor Kármán souligne l'importance des idées radicales protestantes, notamment celles des penseurs comme Jan Amos Comenius, attaché aux Rákóczi dans les années 1650, dans l'argumentation des choix diplomatiques de Georges II Rákóczi. L'élément confessionnel, incarné par les idées de solidarité du protestantisme européen face à une alliance des Habsbourg et de la Pologne, ou par les prophéties visionnaires, joua certes un rôle considérable dans l'orientation de la politique extérieure du prince transylvain. Néanmoins, les principes de la raison d'État, en particulier ceux qui pouvaient unifier les élites hongroises divisées, commençaient à l'emporter sur les idées purement religieuses. La conclusion du livre de Gábor Kármán insiste bien sur cet aspect de l'évolution de la politique de Georges II Rákóczi.

L'ouvrage fait partie de la série de livres publiés dans le cadre du projet européen Refo500. L'ouvrage est basé sur des recherches poursuivies dans différentes archives

européennes comme le lecteur peut le constater dans les sources et la bibliographie détaillée du livre. Notons ici la présence d'un outil précieux en annexe de l'ouvrage : un glossaire des toponymes en plusieurs langues, qui empêche le lecteur de se perdre dans ce vaste espace de l'Europe orientale.

Ferenc Tóth

Élodie BÉNARD, *Les Vies d'écrivains (1550-1750). Contribution à une archéologie du genre biographique*, Genève, Droz, « Travaux du Grand Siècle », 49, 2019, 440 p., 24,8 × 17,4 cm.

Les Vies d'écrivains constitue la version remaniée de la thèse de doctorat d'Élodie Bénard. Dans cet ouvrage, elle décrit l'autonomisation et les mutations des Vies d'écrivains à l'époque moderne et analyse les représentations de l'écrivain et du champ littéraire que le genre charrie. Elle s'appuie sur un corpus principal d'une soixantaine de monographies fort diversifiées, depuis *La Vie de P. de Ronsard* (1586) de Binet qui marque la fin de la Vie dite éloquente jusqu'à *La Vie de M. de Molière* (1705) de Grimarest, caractérisée par une esthétique romanesque. Élodie Bénard offre une étude d'ensemble de textes auparavant envisagés séparément ou bien ignorés par la critique.

L'étude procède en deux temps. Le premier s'attache à l'avènement des Vies d'écrivains de la seconde moitié du XVI^e siècle jusqu'à l'aube du XVIII^e siècle. La publication des œuvres d'un auteur s'accompagne alors de plus en plus souvent d'une biographie. Les Vies d'écrivain se font plus nombreuses dans le paysage éditorial et participent à élever l'écrivain au rang de grand personnage public. Dans le même temps, les dimensions exemplaire et érudite des Vies perdent du terrain alors que l'on prise de plus en plus l'anecdote et la simplicité d'un style imitant la conversation.

Le second temps s'attarde sur les évolutions du genre de 1700 à 1750 en analysant en particulier les liens qu'il tisse avec d'autres formes. Les récits publiés plus volontiers de manière autonome s'allongent et leur parenté avec le discours historique s'affirme. Les auteurs affichent une posture d'historien, s'appuient davantage sur des documents et cherchent à renforcer la vraisemblance de leurs récits. Le particulier et le privé occupent aussi plus de place tantôt selon le modèle des Mémoires qui ancrent l'individualité dans la réalité sociale du temps tantôt selon le modèle romanesque centré sur l'intériorité du personnage.

Au terme du parcours, Élodie Bénard propose une typologie très fine des Vies d'écrivains modernes qui nuance, à la suite de Dinah Ribard, la périodisation traditionnelle qui oppose, de part et d'autre d'une césure qui aurait lieu au XVIII^e siècle, la Vie (un récit empreint d'éloquence épideictique et qui offre, à travers les parcours relatés, et dans la lignée de la tradition normative de l'écriture de l'histoire, une « morale pratique » selon l'expression de Daniel Madelénat) et la biographie (un modèle marqué par une ambition référentielle plus grande et un intérêt accru pour l'individualité du biographé). Élodie Bénard affine cette périodisation en repérant de 1550 à 1750 trois moments correspondant à trois modèles distincts de récits de vie d'écrivains. Les Vies de la période rhétorique, au XVI^e siècle, sont marquées par les codes de l'éloge funèbre et donnent encore une grande importance à l'exemplarité. L'écrivain n'a le droit d'accéder au statut de biographé qu'en tant que sa grandeur, comme celle de l'homme d'État, du saint ou du philosophe, peut servir d'idéal propre à guider le lecteur. Un deuxième modèle émerge dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Les Vies d'écrivains